Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 56 (1927)

Heft: 3

Artikel: Pestalozzi, père des pauvres

Autor: Genoud, Léon

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1039280

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

qu'un art, il en a fait une science avec ses principes, ses lois, ses théories et ses applications.

Pour tous ces bienfaits et à tous ces titres, nous pouvons dire : Honneur et reconnaissance à Pestalozzi !

RAPHAËL HORNER.

PESTALOZZI, PÈRE DES PAUVRES

Le père d'Henri Pestalozzi était médecin. Il dissipa sa fortune, si bien qu'à sa mort, sa pauvre veuve dut faire les plus grands sacrifices pour élever ses enfants. Le jeune Henri connaissait cette situation ; il pouvait la comparer avec celle de ses camarades, la plupart enfants de familles aisées, et peut-être trouverait-on là l'origine du grand amour des pauvres qu'il manifesta dans la suite. Il se mit même à étudier le droit « afin de s'enfoncer dans la bataille en faveur des pauvres ».

Etant tombé malade d'un excès de travail, Pestalozzi consulta un médecin qui lui conseilla de se rendre à la campagne. Il se rendit donc chez son grand-père, pasteur à Höngg, près de Zurich.

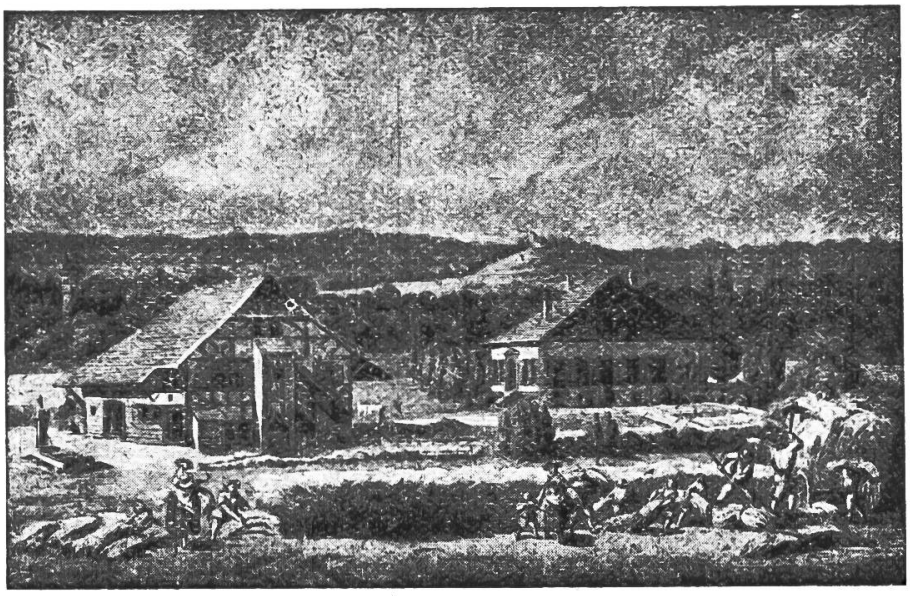
La vie tranquille et paisible du paysan lui plut et il décida de se vouer à l'agriculture. Dès qu'il fut rétabli, il partit pour Kirchberg, près Berthoud, où il entra chez un grand propriétaire, Tschiffeli. Il y travailla avec ardeur, mettant la main à tout, du matin au soir. Au bout de dix mois d'apprentissage et plein d'enthousiasme, Pestalozzi rentra à Zurich, puis, en 1768, acheta entre Reuss et Aar, un très grand terrain. Bientôt il se maria, mariage dont il eut un fils, puis entreprit la construction d'une maison d'habitation au centre de son domaine et qu'il appela Neuhof. Il ne put, toutefois, y entrer qu'en 1771. En attendant, il occupait un logement à Mülingen, sur la Reuss.

C'est de Mülingen, qu'il se rendait chaque jour sur ses terres, à une lieue de là. Il y cultivait la garance, en espérait un important bénéfice, et rêvait de faire, en outre, de la culture maraîchère en grand, dont il écoulerait les produits dans les marchés des villes voisines. Mais le sol étant tout à fait impropre à ces cultures, il remplaça la garance par le trèfle et établit une fromagerie. Voulant à tout prix réussir, Pestalozzi entreprit le filage et la fabrication d'étoffes de coton. Cette nouvelle entreprise ne réussit pas mieux, si bien qu'il fut accablé de soucis et que sa femme dévouée dut consacrer tout son avoir à sauver la situation.

Au moment où il voyait sa fortune compromise, Pestalozzi, ému par les troupes d'enfants affamés qui parcouraient la contrée en mendiant, chercha, avec sa noble épouse, comment on pourrait les arracher à la misère et à la mendicité. Il lui vint l'idée d'occuper ces enfants et de les élever par le travail et pour le travail. Les jeunes

époux décidèrent donc de recevoir dans leur maison un certain nombre de ces enfants abandonnés et de leur constituer ainsi une famille.

Malgré son échec dans ses essais de grande culture, le pédagogue considérait la vie des champs, la culture de la terre combinée avec quelques travaux industriels, comme le meilleur sort à offrir aux enfants abandonnés. Aussi bien, il espérait que, par leurs propres forces et avec l'aide de Dieu, ces enfants seraient capables, non



Neuhof (près de Birr.)

seulement de pourvoir à leurs besoins, mais encore de contribuer au bonheur de leur famille et de leur patrie.

A ses yeux, c'était le meilleur moyen de guérir la misère du peuple et il ne voyait dans toutes les institutions de bienfaisance, qui habituent le pauvre à manger un pain qu'il n'a pas gagné, que des palliatifs dont le dernier effet était d'augmenter le mal.

Le philanthrope de Zurich avait fait sur son domaine de mauvaises expériences en engageant des ouvriers salariés qui n'avaient apporté à leur travail que l'activité de mercenaires. Il attendait mieux du travail des enfants qu'il élevait lui-même sous son toit. C'est pourquoi il résolut de faire cet essai dans sa propre maison et sur son exploitation. Il voulut que Neuhof devînt le modèle et le centre d'une grande œuvre de régénération.

Pestalozzi se mit donc à l'œuvre ; il établit un atelier et un dortoir, se rendit sur les routes et dans les villages voisins pour recueillir les enfants abandonnés. Avant la fin de 1775, il en avait déjà adopté vingt. Il les habillait, les nourrissait, leur témoignait l'affection d'un père ; il les avait toujours autour de lui, les associant à tous ses travaux, au jardin, aux champs, dans la maison. Les jours de mauvais temps, il occupait les garçons à la préparation du coton, au bobinage, au tissage, même à la teinturerie ; les filles, au filage

du lin, aux travaux de la cuisine et aux ouvrages manuels féminins, dans lesquels excellait Mme Pestalozzi. Ce que l'un des pupilles de Pestalozzi apprenait, donnait du courage aux autres ; les grands enseignaient à leurs cadets les secrets du travail. On ne se pressait pas de leur apprendre à lire et à écrire, parce que, estimait le pédagogue, ce talent ne peut être utile qu'à ceux qui savent penser et parler. Aussi, l'instruction se donnait-elle souvent pendant que les enfants travaillaient de leurs mains et on les occupait presque sans cesse à des exercices de langage dont les sujets étaient fournis par la vie de famille, les travaux du ménage, la maison et ses alentours. Chacun devait gagner son pain par son travail, et Pestalozzi espérait qu'ainsi l'entreprise se suffirait à elle-même. Il faisait tout ce qu'il pouvait, travaillant jour et nuit. Il est touchant de voir comment il s'inquiétait de chaque enfant, recherchant ses aptitudes (le mot « orientation professionnelle » n'était pas encore créé), pour savoir à quoi chacun serait le plus habile. Tout ce qu'il avait, il le partageait avec ses protégés ; il mangeait avec eux et comme eux ; leur donnait les meilleures pommes de terre, ne gardant pour lui que les plus mauvaises, disent ses biographes..... Tout pour les autres, rien pour soi : telle était sa devise.

Au bout de quelques mois, ces petits mendiants n'étaient plus reconnaissables : malgré l'extrême simplicité et la frugalité de leur régime, ils étaient fortifiés et avaient repris toutes les apparences d'une santé florissante ; leur physionomie avait une expression de bonté, de bienveillance, de franchise qui leur manquait entièrement à leur entrée à Neuhof. Les enfants prenaient plaisir à leurs travaux et ils y réussissaient. Enfin, ils paraissaient, en général, répondre, par leur zèle et leurs sentiments, aux soins affectueux qui leur étaient prodigués.

L'expérience de Neuhof eut bientôt du retentissement : elle avait excité l'intérêt et l'admiration des hommes capables d'apprécier la noble et généreuse pensée qui l'avait inspirée. Mais les enfants étaient trop jeunes pour gagner beaucoup, ou bien ils s'en allaient lorsque, bien nourris et vêtus, ils avaient appris à travailler. Malgré ces difficultés et beaucoup d'autres, Pestalozzi ne se laissa point décourager. Il avait même entrepris, sur une assez vaste échelle, un commerce de fil et de draps et il allait lui-même écouler sa marchandise à la foire de Zurzach.

Au bout de trois ans, Pestalozzi avait, dans son institution, 37 enfants et 12 employés : une ménagère, un maître tisseur, deux habiles tisserands, deux ouvrières fileuses, deux valets de ferme, deux servantes. Ce gros train de maison coûtait beaucoup d'argent. Aussi Pestalozzi fut-il obligé de solliciter des secours. Un de ses amis, Iselin, de Bâle, inséra au commencement de 1776, dans son journal hebdomadaire « Les Ephémérides », un appel de Pestalozzi aux amis et bienfaiteurs de l'humanité « en vue de soutenir un établisse-

ment destiné à donner de l'éducation et du travail aux enfants pauvres à la campagne ».

Cet appel présente un grand intérêt, parce que Pestalozzi y décrit lui-même la situation de son entreprise et indique ses espoirs :

« Depuis longtemps déjà, écrit-il, je tiens pour vraisemblable que les jeunes enfants peuvent, dans des circonstances favorables, gagner eux-mêmes leur entretien par un travail modéré, lorsque quelques avances de fonds permettent d'organiser à la fois et un système économique de logement et de nourriture et un enseignement qui n'exige qu'un temps très restreint..... »

Il dit avoir vu dans une contrée pauvre la misère des enfants placés par les communes chez des campagnards ; ces enfants ont grandi sans acquérir aucun des sentiments, aucune des forces nécessaires à eux-mêmes et à la patrie. C'est pour lui un fait d'expérience que l'usage prolongé des mets les plus communs, pommes de terre, légumes, pratiqué uniquement, mais convenablement variés et alternés, avec très peu de pain, est une nourriture suffisante pour obtenir une bonne santé et une belle croissance. Ce n'est pas le travail qui arrête la crue et le développement des enfants pauvres, mais la privation du nécessaire, le désordre de la vie, les passions plutôt excitées que contenues...

« Les enfants, continue Pestalozzi, après avoir perdu la santé, les forces et le courage, dans une vie de fainéantise et de mendicité, une fois soumis à un travail régulier auquel ils n'étaient point habitués, ont promptement repris la gaîté, l'entrain, la bonne mine et une croissance étonnante, par le seul changement de leur position et l'éloignement des circonstances qui avaient excité leurs passions.

... « Le garçon qui ne grandit que pour devenir un vagabond, peut-être même un criminel, la jeune fille qui, sans appui et sans direction, se prépare une vie misérable et désordonnée, tous ceux qui seront presque immanquablement perdus pour eux-mêmes et pour le pays, voilà ceux que je voulais relever en leur donnant, par l'éducation, une vie active et utile. La situation de mon domaine me paraît favorable à la réussite de ce projet au point de vue économique et sous tous les autres rapports. »

Et si son appel réussissait, le bon Pestalozzi promettait de consacrer tout son temps, toutes ses forces à l'éducation des pauvres enfants abandonnés, en leur apprenant à lire, à écrire, à calculer et certains petits métiers. Enfin, il promettait, en outre, de les instruire en leur religion et de faire tout ce qui lui serait possible pour former et développer en eux, un cœur pur et sensible.

L'appel vibrant de Pestalozzi ne resta pas sans effet. Des particuliers, ainsi que le Conseil de Commerce de la République de Berne se déclarèrent prêts à soutenir cette institution.

Pestalozzi, aidé de sa vaillante femme, continua avec un nouveau courage son travail d'éducation et de formation aux travaux

manuels. Il espérait toujours qu'il pourrait maintenir son institution ; mais les pertes, les mauvaises récoltes et une connaissance insuffisante des affaires l'obligèrent, en 1780, à fermer sa maison. Il était désormais réduit à rien. Sa femme, qui avait employé pour lui ses dernières ressources, était tombée malade. Cet insuccès financier avait enlevé à Pestalozzi tous les appuis sur lesquels il pouvait compter.

« L'Œuvre de Neuhof, écrit Roger de Guimps, peut servir à caractériser Pestalozzi ; elle a été le rêve de sa jeunesse ; elle lui appartient à lui seul : elle reste sa pensée favorite et à l'âge de 80 ans, il ne désespérait point encore de la renouveler avec succès. »

Malgré cet insuccès, Iselin, de Bâle, qui avait connu tout jeune Pestalozzi, à Zurich, lui tendit de nouveau la main pour relever son courage. Il lui offrit son appui pour exposer au public ce qu'il n'avait pas réussi à réaliser. En même temps, Félix Blattier, un riche négociant de Bâle, l'aidait à remettre en valeur le domaine de Neuhof.

C'est alors que Pestalozzi écrivit son livre *Léonard et Gertrude*, montrant le relèvement économique et moral d'un village et dans lequel il traitait de l'abolition de la tournée des pauvres d'une maison à l'autre pour y recevoir leur entretien, le partage des biens communaux improductifs, le rachat des dîmes, l'institution de Caisses d'épargne, l'organisation d'un régime pénitencier éducatif ; enfin, l'établissement de bonnes écoles primaires où l'éducation soit dirigée vers les besoins moraux de l'âme et les besoins matériels de la vie.

En 1798, les armées françaises pénétrèrent en Suisse. Bien que battues à Neuenegg, par les Bernois, elles arrivèrent jusque dans la Suisse primitive. Le 9 septembre, les Unterwaldois devaient se défendre contre une armée dix fois supérieure, et ce fut un grand désastre. De nombreux enfants abandonnés durent être recueillis par des gens compatissants.

Le Directoire helvétique envoya Pestalozzi à Stans, afin de prendre la direction d'un orphelinat à créer et qui s'ouvrit le 14 janvier 1799 avec 50 enfants. Il y en eut, dans la suite, près de 80. Pestalozzi était toute la journée au milieu d'eux. « J'étais comme un père des pauvres dans le cercle de mes enfants », écrivait-il plus tard dans ses mémoires. Il les instruisait en leur apprenant d'abord à parler, puis à épeler, puis à lire et à écrire ; il voulait les former au travail manuel ; mais tout lui manquait, les matières premières et les outils nécessaires. Ce n'est que plus tard qu'il peut former ses enfants au filage du coton. Mais Pestalozzi vit clairement qu'avant d'enseigner tout à la fois, il fallait fonder solidement et séparément, d'une part, l'étude de l'école, de l'autre, le travail de l'atelier.

Cependant, alors déjà, dans le travail des enfants, Pestalozzi accorda beaucoup moins d'importance au gain immédiat qu'à l'exercice corporel qui, en développant les forces et l'adresse des enfants, devait leur procurer, plus tard, un bon gagne-pain. L'expérience

montra, en outre, à Pestalozzi, qu'on ne peut former simultanément et avec succès des enfants nombreux et d'âge très différent ; puis, qu'il est possible de leur enseigner bien des choses pendant leur travail manuel.

Après la bataille de Zurich, les Français se replièrent sur les petits cantons. Pestalozzi dut alors dissoudre son orphelinat qui fut transformé en lazaret de campagne. Les enfants furent placés auprès de familles de confiance. Grand fut le chagrin du philanthrope, mais il ne fut pas, cependant, délaissé. On connaissait les résultats magnifiques de son activité : le Ministre Stapfer l'envoya, avec les enfants qui lui restaient, au Château de Berthoud où il s'installa. Le temps des grandes expériences était arrivé. Son école se développa si bien que des collaborateurs devinrent nécessaires.

Arriva 1803. Le préfet de Berthoud voulut s'installer au château et Pestalozzi dut partir avec ses orphelins, pour occuper, à Münchenbuchsee, l'ancien couvent des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Là, il rencontra Fellenberg, avec lequel il passa une convention pour la création d'une école de pauvres ; mais Fellenberg prit la direction de l'école, expédia les pauvres et ne garda que les enfants payants. Pestalozzi n'accepta qu'à titre transitoire cette situation, qui paralysait son action morale. Il reçut des offres de Nyon, de Payerne et d'Yverdon. Il donna la préférence à cette dernière ville, où il resta vingt ans. Ce furent là les plus belles années de sa vie, mais plusieurs de ses collaborateurs ayant mal interprété ses principes, il s'ensuivit une organisation qui ne répondait pas du tout au but poursuivi. A côté de quelques enfants pauvres, il y avait de nombreux élèves fortunés venant de tous les pays de l'Europe pour étudier la méthode.

Cette renommée ne lui fit pas abandonner ses chers pauvres. Ne disait-il pas souvent qu'à Neuhof, à Stans, il vivait comme un mendiant pour apprendre aux mendiants à vivre comme des hommes ? Aussi, en 1818, il établit, dans un quartier d'Yverdon, au Clendy, une nouvelle école de pauvres. Elle commença avec douze enfants des deux sexes, la plupart orphelins ou abandonnés. Pestalozzi s'y consacra tout entier, malgré ses soixante-douze ans, avec la même activité, le même zèle, le même enthousiasme que dans le temps de sa jeunesse, et avec le même succès admirable qui avait couronné ses premiers efforts à Neuhof, à Stans et à Berthoud.

Au bout de quelques mois, il y eut, au Clendy, trente élèves, et leurs progrès étaient merveilleux ; mais, bientôt, des pensionnaires riches, venant de l'Angleterre, ayant été admis, l'école perdit le caractère que Pestalozzi lui avait donné. Après un an d'existence, en juillet 1819, l'école du Clendy fut réunie à l'institut du Château d'Yverdon.

Depuis lors, l'institution comprenait des pauvres (les pauvres étaient destinés à devenir instituteurs du peuple) et des riches,

des garçons et des filles, une école élémentaire de petits enfants, un collège, une école normale. Les enfants pauvres vaquaient aux travaux domestiques pendant les heures où les autres se récréaient.

Le 2 mars 1825, après vingt-cinq ans d'épreuves, Pestalozzi, encore une fois ruiné, rentrait à Neuhof. Sa grande compassion pour les pauvres lui avait inspiré ses premiers travaux dans l'éducation de la jeunesse ; ce sentiment continua à l'obséder jusqu'à son dernier soupir.

Dans les derniers temps de sa vie, Pestalozzi écrivit son « chant du cygne ». Parlant de l'apprentissage, il le définissait comme suit : « De même qu'il faut des exercices élémentaires relatifs au nombre et à la forme pour constituer une gymnastique intellectuelle, de même il faut des exercices élémentaires d'art, de travail, de pratique pour constituer une gymnastique corporelle qui mette l'homme en état de réussir dans sa vie industrielle. L'apprentissage professionnel n'est qu'une spécialité de cette gymnastique. »

Pestalozzi a toujours recherché les moyens à employer pour retirer le peuple de la misère dans laquelle il se trouvait plongé ; mais il reconnut bientôt qu'on ne peut aider efficacement le pauvre que si celui-ci peut et veut s'aider lui-même ; c'est-à-dire que sa misère matérielle ne peut disparaître tant qu'existe sa misère intellectuelle et morale. En d'autres termes, le vrai remède, c'est l'éducation.

En mourant, Pestalozzi avait formulé le vœu que son Neuhof redevînt une école pour pauvres. Son petit-fils oublia ce vœu et vendit Neuhof. Cependant, en 1833, le gouvernement d'Argovie avait manifesté le désir de faire appel à des contributions particulières pour créer à nouveau cette école de pauvres. Le 1er juin 1845, la Société d'Agriculture d'Argovie décida, pour conserver le souvenir de Pestalozzi, d'ouvrir à Neuhof une maison d'éducation pour enfants pauvres, avec utilisation du domaine. Une somme de 5,000 fr. fut réunie dans ce but. Mais ce ne fut qu'en 1909 après bien des péripéties auxquelles la spéculation ne fut pas toujours étrangère, qu'un comité composé de délégués de divers gouvernements cantonaux et de la Société suisse des instituteurs put enfin racheter la propriété de Neuhof.

On pensait d'abord y installer un asile pour enfants d'alcooliques, une école normale de travaux manuels, une école modèle.....

On décida d'en faire une colonie agricole-industrielle pour l'éducation et l'apprentissage de garçons de 14 à 18 ans. La Confédération assura un subside de 60,000 fr., la Société suisse des instituteurs (Schweiz. Lehrerverein), la Société suisse d'Utilité publique et la Conférence des directeurs de l'Instruction publique, le solde des 60,000 fr. nécessaires à l'achat. Une collecte fut faite dans les écoles. A fin 1912, on avait réuni $^1/_4$ de million.

Aujourd'hui, Neuhof constitue une belle colonie agricole avec de nombreux élèves. L'enseignement comprend l'instruction générale, le jardinage et les métiers de cordonnerie et de tailleur.

L'exemple de Pestalozzi dans l'éducation des pauvres eut une suite à Fribourg. D'abord, son ami, le Père Girard, traduisit en français un petit roman de Tschudi, qu'il intitula : « Le village du Val d'Or » dont le thème était tiré de « Léonard et Gertrude » et où il montre la transformation complète d'un village, grâce à l'établissement d'une école primaire et à l'influence d'un bon maître d'école, constatation que Pestalozzi avait faite pratiquement.

D'autre part, le P. Girard présenta, en 1817, à la Société d'Utilité publique de Fribourg, la proposition de créer un atelier-école, comprenant le travail manuel et la culture de l'intelligence. L'administration communale de Fribourg adoptait, en 1820, le projet du Père Girard et créait la Fabrique de Bienfaisance installée dans la maison située aujourd'hui entre le bâtiment de la Grenette et la Banque de l'Etat et où 20 jeunes filles pauvres apprenaient à coudre, à carder la laine, à tresser la paille et en même temps à lire, écrire et calculer. Cette institution prospéra puisqu'il y avait, en 1855, une cinquantaine d'élèves ou ouvrières qui travaillaient au tissage, à la confection des vêtements et au tressage de la paille. Mais après 1856, le nombre des élèves et des ouvrières diminua et l'on dut faire une tombola pour combler le déficit. L'ouverture des hôtels, la construction des chemins de fer changèrent les idées économiques de la population et la Fabrique de Bienfaisance, évidemment inspirée au Père Girard par l'exemple de Pestalozzi, fut fermée.

LÉON GENOUD.

LEÇON PRATIQUE SUR PESTALOZZI

I. Rappel du connu.

Tous les enfants ont besoin de l'aide de grandes personnes pour devenir des hommes dignes de ce nom. L'œuvre qui consiste à faire d'un enfant un homme, dans le sens complet du mot, s'appelle l'éducation. Qui s'occupe de votre éducation ? Vos parents. Qui achève leur tâche ? Vos maîtres. Tous les enfants ont donc besoin de maîtres.

Mais il y a des enfants qui en ont un besoin plus impérieux. Ce sont ceux à qui les parents ne peuvent pas donner l'éducation convenable ou qui ne le veulent pas, c'est-à-dire les enfants pauvres, les orphelins et les abandonnés.

II. Indication du but.

Nous allons étudier aujourd'hui la personne et l'œuvre d'un homme qui a consacré toute sa vie à l'éducation des enfants et spécialement des pauvres et des orphelins. Cet homme s'appelait Henri Pestalozzi. Il vivait en Suisse dans la seconde moitié du XVIIIme et au commencement du XIXme siècle. Vous devez connaître et aimer le nom de ce bienfaiteur de la jeunesse et être fiers de ce noble compatriote.